



Le voyage de la France a? S. Germain, avec ses plaintes a? la reine contre le cardinal Mazarin, et ses prie?res pour la paix et le retour de leurs majestez a? Paris

<https://hdl.handle.net/1874/362736>

^{Je} LE VOYAGE

21

DE LA

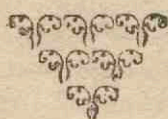
FRANCE

A

S. GERMAIN,

AVEC SES PLAINTES
à la Reine, contre le Cardinal Maza-
rin. Et ses prieres pour la Paix, & le
retour de leurs Majestez à Paris.

Par L.B.E.S.D.G.M.O.D.R.



A PARIS,

M. DC. XLIX.

LE VOYAGE

FRANÇOIS

GERMAIN

PAR M. DE LA...
...de la Cour...
...de la Cour...

PAR M. DE LA...

A PARIS

M. DE LA...

LE VOYAGE DE LA FRANCE
à Saint Germain, Avec ses plaintes à la
Reyne, contre le Cardinal Mazarin. Et
ses prieres pour la Paix, & le retour de
leurs Majestez à Paris.

N'ESPERE pas Muse profane,
Que pour auoir l'oreille d'ANNE,
le reclame icy ton secours;
La iustice de ma querelle,
Fait que toute seule i'y cours,
Pour plaider seule aussi ma cause deuant elle.
C'estoit vne Dame explorée,
De douleur iusqu'au cœur outrés,
Que ie rencontray au chemin,
Qui va de cette grande Ville,
Droit à celle de Saint Germain,
Qui ruminoit ces Vers, marchant d'un pas habile.
Ses cheveux espars sur sa face,
N'empeschoient point d'en voir la grace;
Non plus que son graue maintien;
Elle n'auoit pour equipage,
Qu'un baston blanc pour son soustien,
Et point d'autre attirail, nul Laquais, point de Page.
D'abord que ie l'eus attrapée,
Ie Pestonnay de mon espée,
Et me fit signe que le fer
Estoit son plus grand aduersaire;
Et si-tost laissa estouffer,
Ce que mesmes aux vens elle ne pouuoit taire;

Ie connus grande inquietude,
 Grande haine à la seruitude,
 Vn cœur vaillant & genereux;
 Mais vne grand' douceur de fille,
 Et son entretien gracieux
 M'apprit qu'elle cherchoit à se rendre tranquille.

Que pour cet effet à la REYNE
 Elle alloit raconter sa peine:
 Cecy me rendit plus dispos;
 Je l'accompagne, & arriüée,
 A la REYNE tint ce propos,
 Dont la suitte est icy, nullement controuüée.

Voyez, soucilleuse PRINCESSE,
 Comme seule à vous ie m'adresse,
 Pour vous faire entendre les cris,
 Que font les Peuples & les PRINCES,
 Non seulement dedans Paris,
 Mais généralement dans toutes les Prouinces,

Vous seriez par trop endurecie,
 Si cette parole transie
 Ne vous attendrissoit le cœur;
 Elle s'estend iusques aux Poles,
 Tous les Estats en ont horreur;
 Prestez luy donc l'oreille, & non pas les espauls.

Dedans vos vigentes affaires,
 Les repugnances populaires
 Ont irrité vostre courroux;
 Mais c'est l'effet de la misere,
 D'vn Peuple, qu'on succe tousiours,
 Et qui n'a plus de quoy vous pouuoir satisfaire.

On ne vid iamais de supplice
 Estably sinon pour le vice,
 Comme le prix pour la vertu:
 Onne void non plus l'impuissance
 Dans l'esprit sous elle abbatu
 Recevoir autre non que celuy d'Innocence.

Et

Et pourtant, ô puissante REYNE !
 Les Innocens sont à la chaine,
 Sans l'usage de liberté,
 Hors celuy, qu'ils ont de nature,
 Qui ne peut pas leur estre osté,
 Sans faire à son Autheur vne trop grande injure,
 Ce sont les effets d'une haine,
 Non pas de ROY, non pas de REYNE,
 Mais d'un mal-heureux Estranger,
 Un Traistre, un perfide Ministre,
 Qui pour vostre Estat rauager,
 Qui pour vostre Titre, jamais ne fut que trop sinistre.
 Oüy, MADAME, c'est un Traistre,
 Qui veut un jour se rendre Maistre
 De tout ce florissant Estat ;
 Et n'y aura point d'artifice •
 Qu'il n'engage à cet attentat,
 Sous pretexte toujours de vous rendre service.
 Pour soutenir ses entreprises,
 Par luy les Finances sont prises ;
 Il enleue la nuit des Roys
 Nostre ROY de sa grande Ville,
 Qui fut toujours de nos bons Roys
 Le plus present secours, & le plus fort azyle.
 Et poussant plus auant l'ouirage,
 Il veut faire sentir sa rage
 A ces Nobles Parisiens,
 Il les veut auoir par famine,
 Comme si les Siciliens
 Estoient plus riches qu'eux, en bleds ou en farine ;
 Car déjà les Troupes venuës
 Des Estrangeres avenuës,
 Où elles estoient pour le Roy,
 Et tout ce qu'il a dans ses Gardes,
 Viennent tout mettre en desarroy ;
 Et on ne void plus rien, que ces Troupes pillardes.

On fait les Bourgs & Villages,
 On bousche aussi-tost les Passages,
 On veut donner vn frein à l'Eau,
 Pour empêcher que la Riviere
 Porte à Paris avec Batteau,
 Et ne luy rende plus son secours ordinaire.

Paris surpris, ferme ses portes,
 On se destie de ces Cohortes:
 Et pour soulager des milliers
 D'un Peuple qui craint la famine,
 On trouve d'illustres Guerriers,
 Qui repoussent l'effort des Troupes Mazarines.

Le véritable Sang de France
 Prend le party de l'Innocence,
 Conty, Longueville, Beaufort,
 Avec eux Elbeuf & la Motte,
 Et d'autres qui par leur effort,
 Ont fait aux grands Conuois iusqu'à Paris escorte.

Puis Dieu qui les Innocens vange,
 Du costé de Paris se range;
 Il permet vn deluge d'eaux,
 Qui ayans emporté les Dignes,
 Laisse le passage aux Bateaux,
 En vins, bleds, bois, & foins, plus que jamais prodigieux.

Ainsi vous voyez, Grande REYNE,
 Que toute la plus grande peine,
 Que le peuple peut ressentir,
 N'est pas la disette de viure,
 Mais d'auoir sceu le ROY partir,
 De nuict, & enleué, & ne l'auoir pû suiure.

De ce bon PRINCE on plaint l'Enfance;
 On se plaint que vostre presence
 Ait esté à l'Enleuement;
 Cela faisant aux Peuples croire,
 Que vous prestiez consentement
 Au rapt de ce voleur perfide & sanguinaire.

Cecy ternira vostre gloire,
 Il alentira la memoire,
 De vostre haute Pieté;
 Et puis sçachant que cét Infame
 Est ennemy de Chasteté,
 La vostre auroit bien peine à s'exempter du blâme,

Quoy qu'on n'ait point de méfiance
 De vostre chaste conscience,
 Parfois pourtant certains Esprits
 Se forment diuerses pensées,
 Dont toujourns ils restent épris,
 Jusqu'à ce qu'ils en voyent l'apparence effacée:

C'est ce beau Cardinal de Rome,
 (Fust-il bon Docteur de Sorbone)
 Qui vous expose à cét affront;
 Quoy qu'on n'ait pas cette creance;
 Et puis tout l'Estat sçait au fond,
 Qu'en cela vous n'avez que trop de Conscience,

Les autres Princes par maxime,
 Prés de luy fomentent son Crime,
 Et sous vn tiltre specieux,
 Prestans la main à son caprice,
 Ils le font plus ambitieux,
 Et moins capable encor d'écouter la Justice.

Et cependant ce Grand Ministre,
 Qui fut jadis vn petit Cuistre,
 Se voyant ainsi maintenu;
 Gaste plus l'Estat par ces Pestes,
 Que dix Roys qui l'ont soustenu,
 N'ont pû faire de bien par toutes leurs Conquestes;

Dehors, il fomente les Guerres;
 Dedans, nos Villes, & nos Terres
 Par luy sont en confusion:

Il vous charme, Il endort vos Princes;
 Et donne à son ambition
 Le sang de vos Sujets de Paris, des Prouinces.

On void les Villes desolées,
 Tant de belles Maisons pillées,
 Tout le Commerce renuersé,
 Le sang d'un Frere par vn Frere,
 D'un Pere, par le Fils versé.
 Voila ce que produit ce braue Ministere.

Les embrazemens des Villages,
 Les Viols, Blasphêmes, Carnages,
 Les Vols aux Villes comme aux Champs,
 Toutes vos Finances taries,
 Sont de ce Ministre méchant
 L'effet qu'ont suggeré ses hautes barbaries.

Les vrais Tuteurs de la Justice
 Ont esprooué ses artifices:
 Et personne, hors les Maltoutiers,
 Ne peut dire que l'Eminence
 N'ait de son bien plus des deux tiers,
 S'il n'a pû sur son sang exercer sa vengeance.

Mais bien plus! Car son impudence
 A monté jusqu'au sang de France,
 Voulant étouffer de nos Roys
 Ces Surgeons, par tout tant Illustres:
 Et pour mieux établir ses loix,
 Oster tout ce qui fait de l'ombrage à son lustre.

Ces Ares-boutans de la Couronne,
 Qui sont près de vostre Personne,
 Dont quelques-vns contre l'Estat,
 Fomentent toutes les malices,
 Pourront sentir son attentat,
 Et vn jour éprouuer sur eux ses artifices.

Cela est peu à son courage,
 Il veut qu'on ressentie sa rage
 Jusqu'aux Lieux consacrez à DIEU,
 Les Filles y sont violées,
 Sans respect du Voile & du lieu,
 Et pour sa passion la plupart enleuées.

Et ce qui fait horreur à dire ;
 Sans crainte de prouoquer l'ire
 Du Pere commun des Mortels ;
 On met sous les pieds les Reliques ;
 De la dépotuille des Autels,
 On a veu reueffir de sales Impudiques.
 Mais on void que ces detestables
 De nos Temples font leurs Estables ;
 On void par vne impieté,
 Qui passe la diabolique,
 Mettre aux pieds la Diuinité,
 Sans craindre delà haut vn chastiment tragique.
 L'Histoire vn iour en feralire,
 Plus qu'à present ie n'en peux dire ;
 Ny ceux là n'en diront assez,
 Qui restent encor sur la terre ;
 Ny ceux qui desia trespassez
 Criminels aux Enfers, sont depuis cette Guerre.

Helas pitoyable R E G E N C E !
 Qu'vne effrenée licence,
 S'attaque à la Diuinité:
 Apres cela que peut on plaindre?
 Le vol, viol, feu, pauureté,
 Famine, Peste & Mort, seront tousiours à craindre.

Hé! qui n'aura encores crainte,
 Que ce Tyran sous quelque feinte
 Ne fasse esloigner nostre R O Y,
 Et que lors nous voyans sans Pere,
 Il fasse vne nouvelle Loy,
 Cruelle à ses Sujets, & honteuse à sa Mere?

Pourquoy cette enorme despence,
 Pourquoy nos Iustes hors de France,
 Par ce Larron de Cardinal ;
 Deuons nous pas craindre, M A D A M E,
 Qu'il traicte ainsi l'Original
 Pour paruenir au but qu'il propose en son ame?

Hé! pourquoy tant de Tyrannie?
 A quoy bon cette felonnie?
 Du moins vn dessein si profond
 Tend à mettre l'Estat en pieces,
 Afin d'en attraper le fond,
 Et faire à vos Enfans des Femmes de ses Niepces,
 Et quand DIEV qui deffend la France
 Reprimera cette arrogance:
 Tousiours ces exploits belliqueux
 Auront fait vn petit Monarque,
 Qu'on nommera le ROY des Gueux,
 Aisé à l'Est ranger d'enleuer de sa Barque.
 Voyla ce que vostre REGENCE,
 Aura souffert de l'Eminence:
 Voyla les merueilleux secours
 Que vous aurez de son seruice,
 D'auoir perdu en peu de jours
 Vn Estat florissant pour suiure son caprice.
 DIEV destourne cette tempeste
 De nostre Estat; de vostre teste,
 Il y a desia trop de temps,
 Que nous suiurons la Monarchie:
 Nous serons tousiours bien contens,
 De ne point éprouer l'Estat d'Oligarchie
 DIEV nous preserue de l'injure,
 Que dedans cette conjoncture,
 Nous feroit ce Sicilien:
 Ce vray Diable de Nature,
 Où tout au moins Magicien,
 Faisant pis qu'un Demon sous vostre couuerture.
 Le plus grand malheur de l'affaire,
 Est que l'on veut tousiours vous taire
 Le mal, qu'on fait sous vostre nom:
 Les flatteurs vous perdent, MADAME,
 Il mettent bas vostre renom,
 Et DIEV sçait, si ce mal n'ira point iusqu'à l'ame.

I'y suis par trop interessée,
 Pour vous y laisser enlacée,
 En déguisant la verité;
 Moy qui sçait que vostre clemence,
 D'une simple remerité,
 N'eust jamais exigé si rude penitence.

Vous ne voyez pas tous les glaiues
 Qui font les Orphelins & Vefves;
 Qui remplissent nos Hospitiaux,
 D'où tant des plaintes sans pareilles,
 Ressonnent jusqu'à vos portaux,
 Et n'ont encore pû atteindre vos oreilles.

Ouurez-les; & plus exorable,
 Oyez qu'on dit aille au Diable,
 Au Diable, le Cardinal!
 Puis qu'il n'est venu dans la France
 Que pour y faire tant de mal,
 Et ternir pour jamais l'éclat de la Regence.

Sont les vœux qu'une Populace,
 Peut faire dans telle disgrace,
 En plaignant son affliction;
 Et chercher en ce qui luy reste,
 Un peu de satisfaction,
 Souhaitant loin l'Auteur d'un mal-heur si funeste.

Il est vray que jamais de Rome
 Ne vint un plus mal-heureux homme;
 Pour vous, M A D A M E, ayez égard,
 Que dans ce cruel Ministère,
 Vous n'ayez pas la moindre part;
 Car on ferait pour vous une meisme priere.
 Pour preuenir cette disgrace,
 Accordez à la Populace,
 Mais accordez à tout l'Estat,
 Une P A I X tellement certaine,
 Qu'on ne craigne point de restar,
 Qui laisse en quelques cœurs contre vous de la haine.

Commencez, s'il vous plaist, MADAME,
 Par chasser de vous cét Infame,
 Et que jamais dedans l'Estat
 On en ait la moindre memoire;
 Qu'il aille à son Cardinalat,
 Donner sujet pour luy d'une meilleure Histoire.

Suyuez l'avis de tant de Sages,
 Qui ressentent bien ces prelages,
 Quand ils ont ensemble arresté,
 Que nul Estranger dans la France
 N'auroit avec la Majesté
 Aux affaires d'Estat, ny voix, ny Intendance.

S'il veut auoir vne Couronne,
 Qu'il aille conquerir à Rome,
 Celle-là de la Papauté,
 Il aura de quoy satisfaire
 A cette grande auidité,
 Qui de tous les Estats la rendu aduerfaire.

Toutes fois; Non. Que ce bon homme
 Ne soit point fait Pape de Rome,
 Ses Ministeres interdits,
 Pourroient de nous tirer vengeance,
 En nous fermant le Paradis;
 Du moins n'aurions nous iamais plus d'Indulgence.

Qu'il soit où vous voudrez, MADAME,
 Pourueu qu'il se rencontre vne Ame
 Hors de la resolution,
 De le traiter comme il merite;
 I'en'en seray pas caution,
 Car tous le voudroient voir cōme vn autre Hippolyte.

Que s'il trouue vn lieu d'assurance,
 Qu'il abandonne la REGENCE,
 Qu'il nous laisse en Paix desormais
 Il n'y deuroit pas auoir peine,
 On sçait qu'il ne l'ayma iamais
 Et toujours témoigna luy porter de la haine.

Que Condé son grand Tutelaire,
 Son Protecteur si salutaire,
 L'enferme dans son Chasteau-Roux,
 Dans Mourre, ou dans la Tour de Bourge,
 Là il fuïra le courroux
 Des Peuples animez, si jamais il n'en bouëge.
 Mais sur tout qu'il rende à la France,
 Ce qu'il a volé de Finance,
 Et si par ses fortes raisons,
 A quelque Royaume il aspire;
 Que dans les Petites-Maisons
 Il aille pour jamais établir son Empire.
 Et toujours écoutez ces Sages,
 Interessez aux avantages
 Du Roy, de Vous, & de l'État;
 Jamais plus d'Estangers en France,
 Pour y tailler du Potentar,
 Et plonger vos Sujets dans la mer de souffrance.
 Ce sont ces Senateurs Augustes,
 A qui ne faut point tant de lustes,
 Les vrais Protecteurs de nos Rois,
 Qui pour gloire de leur seruice,
 N'ont que la pratique des Loix,
 Et rendre à vn chacun, selon Dieu, la Justice.
 Puis ramenez nostre M O N A R Q U E;
 Sans vous deux, cette grande Barque,
 Ne croira jamais estre au port:
 Elle craindra le mesme orage,
 Si vous ne faites vn effort,
 Pour l'asseurer qu'elle est ce coup hors du Naufrage.
 Nous voulons voir ces beaux Visages,
 Que durant l'Hyuer, les nuages
 Nous ont si tristement caché:
 Pardonnez à cette tendresse;
 C'est là vn innocent peché,
 Que ne blâma jamais vne bonne Princesse.

La PAIX qui du Ciel est la Fille,
 Sans vous (les Dieux de cette Ville,
 Les Dieux de ce puissant Estat)
 Aura peine de nous paroistre,
 Personne n'en fera estat,
 Si vous ne l'amenez pour la faire conuoistre.

Paris, est vn grand Corps sans vie,
 Depuis que l'Âme en fut rauie ;
 Il faut, pour le ressusciter,
 Reuenir au plustost, MADAME,
 Et faire avec vous rapporter
 Nostre Roy, vostre Fils, son amour & son Ame.

Ainsi le Prophete Elisée,
 Par la Sunamite affligée,
 Requis de voir son enfant mort,
 Va chez elle en propre personne,
 Où tirant de ce triste sort
 L'Enfant priué du jour, l'Esprit il luy redonne.

Faites-nous vn juste parrage
 De cét ENFANT, nostre heritage,
 Puisque par vn vceu ordonné,
 Qu'il pleust à Dieu vous faire Mere :
 Apres vingt ans il l'a donné,
 A nos ardents souhaits, à nos justes prieres.

Vous sçavez la réjouissance,
 Qu'on receut à cette Naissance,
 Ce DAVPHIN fit toute la joye,
 Qui deuoit dissiper la Guerre,
 Et d'une generale PAIX,
 Arborer l'Estendar dessus toute la Terre.

Paris n'a ses portes fermées,
 Que pour repousser les Armées,
 De tous ces illustres Bourreaux,
 Et si se deffendre est vn crime,
 Ils ont desia de leurs cousteaux
 Noyé dedans le sang, mainte & mainte Victime.

Mais si c'est avec innocence,
 Si c'est pour conseruer la France,
 Et pour fuir l'oppression,
 D'un Vsurpateur tyrannique;
 Ce n'est plus lors Rebellion,
 Mais de nostre vertu, vne illustre pratique.
 Nos cœurs pendant tous ces outrages,
 Ne vous font pas moins leurs hommages:
 Au Roy ils sont tousiours ouverts,
 A Vous, & à tous nos bons Princes,
 Du sang des Ennemis couverts,
 Pour le bien de Paris, pour le bien des Prouinces.
 Venez donc dedans vostre Ville,
 Nous verrons la Guerre Ciuile
 Aussi tost dedans le tombeau:
 Les membres de ce grand Empire
 Se reftabliront de nouveau,
 Luy apportant la Paix, vous serez son grand Mire.
 Soyez à nos souhaits propice,
 Et l'on reuera la Iustice
 Regner sous Vous plus que jamais;
 La Religion eclypsée
 Prendra son lustre desormais;
 Et le beau temps viendra, la tempeste passée.
 Vous reftablirez le Commerce;
 Vous remplirez tout d'allegresse;
 Vous tirerez d'oppression
 L'Innocent, qui seruoit de marche
 A ce Gouffre d'ambition,
 Pour vsurper sur Vous la premiere démarche.
 Vous chasserez tous nos desastres:
 Il semble desia que les Astres,
 Nous rendent leurs plus doux aspects:
 Les Elemens & la Nature,
 Pour joindre avec nous leurs respects,
 Tapissent les chemins d'une gaye verdure.

L'Avril n'eut, jamais tant de Roses,
 Que vos Lys en verront d'éclôses,
 Pour vn bon .heur si solemnel ;
 Et iamais les Ames bien nées
 N'adresserent à l'Eternel ,
 De plus ardents souhaits, que pour ces Destinées.
 Ô ! que vous serez glorieuse ;
 Que la France sera heureuse :
 Le Roy & Vous, nos beaux Vainqueurs,
 Trouuerez comme dans vn Louure ,
 Des Trônes au fond de nos cœurs ,
 Qu'vn amour violent en Vous attendant, ouure.
 Apres vos Peuples sous les Armes,
 N'auront iamais de plus grands charmes,
 Que d'aller sur les Ennemis
 Porter l'Authorité Royale,
 Afin que les ayans souûmis,
 Ils les fassent signer vne Paix Generale.
 Ainsi finit la Noble Dame,
 Ayant ce qu'elle auoit dans l'ame
 A la PRINCESSE déchargé :
 Je connus que c'estoit la FRANCE,
 Par son habit de Lys chargé,
 Qu'elle auoit découuert pour auoir Audiance.
 La REINE, qu'vne douleur viue
 Auoit rendu fort attentiuë,
 Tira du cœur quelque souûpir,
 Puis dans son Cabinet l'emmena :
 Et moy tout pressé de partir ,
 Je vins, & comme vous, j'attens qu'elle reuienne.

FIN.